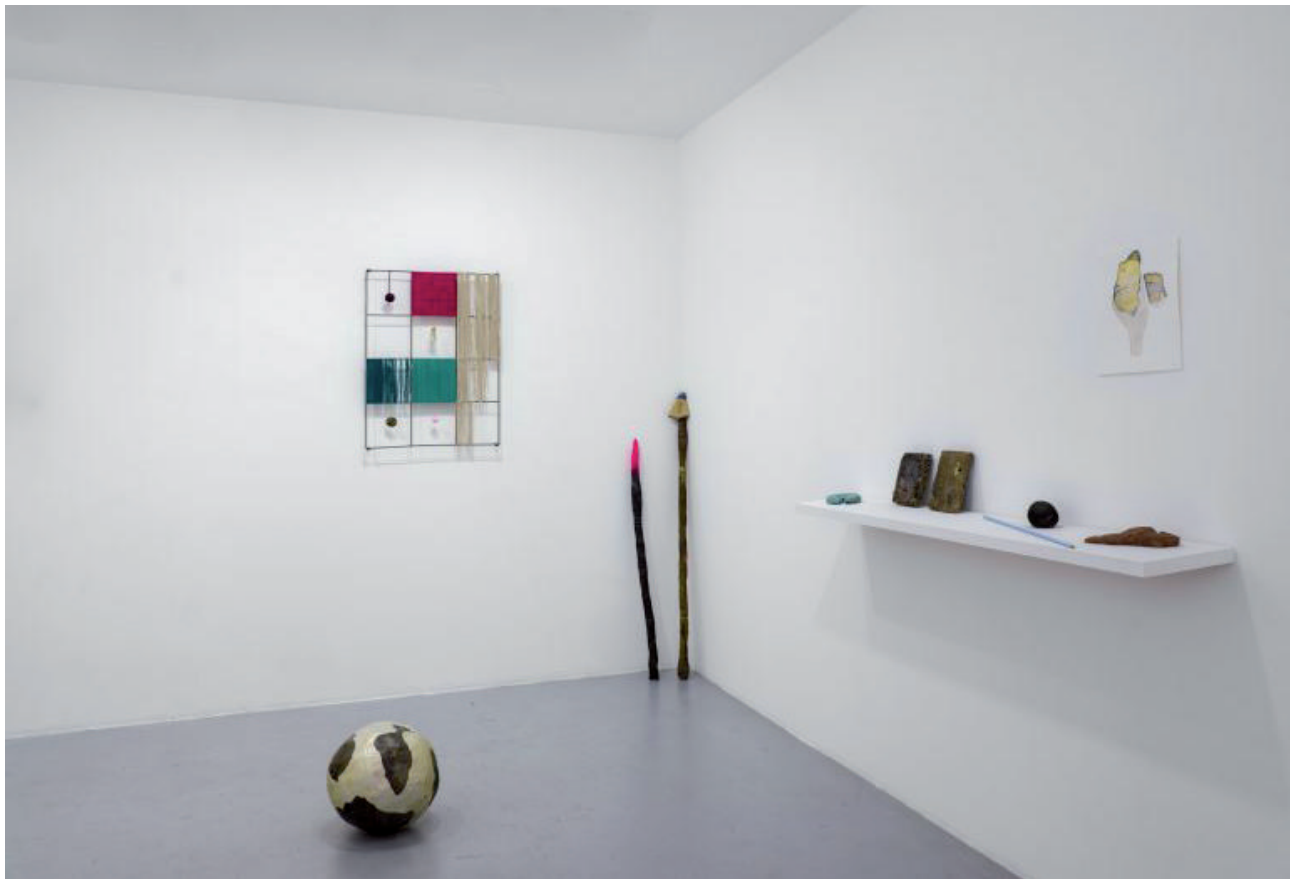




Pratiques singulières

Chez Michel Rein, on présente Michele Ciacciofera, un artiste qui est peu connu en France alors qu'il y vit et qui est loin d'être un nouveau venu, puisqu'il a participé, entre autres, à la dernière Biennale de Venise et à la Documenta 14 à Athènes et Cassel (il est né en 1969). Michele Ciacciofera n'a pas fait d'études d'art traditionnelles. Mais après avoir été formé aux sciences politiques, en anthropologie et sociologie, il s'est lancé dans une carrière de sportif professionnel qu'il a dû interrompre à cause d'une blessure. C'est alors qu'il se forme à l'art auprès du peintre et architecte G.A. Sulas, tout en s'engageant à la fois dans une activité politique et écologique et dans une pratique de la cuisine basée sur une attention aux produits locaux, notamment ceux en voie de disparition. Dans son travail artistique, il utilise de nombreux médiums tels que la sculpture, la peinture, le dessin, le son, la vidéo, l'installation, jusqu'aux scénographies de théâtre.



C'est sans doute parce qu'il ne s'inscrit pas dans la trajectoire habituelle que celui-ci, au-delà de son intérêt formel, se révèle si puissant et si riche d'influences diverses. L'homme est passionné par les questions d'archéologie, de mémoire, de traces, avec tous les enseignements humains et sociétaux qu'on peut en tirer. L'exposition qu'il présente à la galerie Michel Rein, *The Library of encoded time* (la première dans cette galerie) est le 3e volet d'une trilogie qui interroge le rapport des signes à la matière et à la mémoire (les deux premiers *The Translucent Skin of the Present* et *A Chimerical Museum of Shifting Shapes* ayant été respectivement montrées, en 2018, à la galerie Vitamine Creative Space en Chine et à la Voice Gallery de Marrakech, les deux autres galeries de l'artiste). On y voit, aux murs, des grilles de chantiers que l'artiste a partiellement recouvertes de fils et auxquelles il a accroché des reliques, des fossiles, des céramiques anciennes (il appelle cela les « Janas Code », en référence aux lieux néolithiques que l'on trouve en Sardaigne et qui, selon la légende, étaient des « maisons de fées »). Au sol, des briques provenant du pays dans lequel il expose (ici le Sud de la France), qu'il a d'abord nettoyées, avant de les recouvrir, à l'aide d'aiguilles issues de l'industrie pharmaceutique, de signes qui font penser à de l'arabe, de l'hébreu ou à des alphabets anciens non encore déchiffrés. Ces briques, qui fonctionnent isolément ou par paires, sont comme les pages de livres qui constituent la mémoire de l'homme, avec ses pertes et ses absences (ce sont elles, bien sûr, qui justifient le titre de l'exposition et il est intéressant de savoir que Michele Cacciofera a été proche de certains intellectuels italiens, en particulier de Leonardo Sciascia). Et dans les angles, des bâtons en terre, recouverts de piments et de strates de tissus et de gaze et incisés de signes (jusqu'aux émojis de nos actuels Smartphones, qui rappellent à quel point l'homme a toujours tenté de créer un langage symbolique compréhensible au-delà des frontières). Enfin tous les objets, même ceux posés sur des tablettes, communiquent entre eux et, à l'heure de la saturation de l'image, composent un univers dont l'esthétique peut parfois sembler proche de « l'arte povera » et où passé (réel ou fictif) et présent se conjuguent pour mieux interroger l'avenir.

Dans un texte écrit spécialement à l'occasion de l'exposition par Virna Gvero, on lit ceci : « L'attention portée à la durée réelle se traduit par l'emploi de techniques qui privilégient la stratification des matériaux. A la fois aspect essentiel du processus créatif et clé de voûte pour comprendre la construction de l'histoire, de la mémoire et de l'identité humaines, la stratification devient un véritable acte de résistance contre « l'effacement de la parole et des actes de l'homme ». Grâce à elle, la culture est préservée à travers les époques : seulement les témoignages des cultures les plus « stratifiées » sont parvenus jusqu'à nos jours, indemnes au passage du temps ». C'est toute l'ambition de cette fascinante exposition.